

« Avoir l'esprit Club »

Antoine Fontaine¹

Pour parler du proche, on doit parfois convoquer le lointain. Se référer à l'ethnologie peut être perçu comme une intellectualisation phobique, sorte de crainte à s'exposer, elle peut être détournée pour mieux revenir chez soi. J'ai réellement compris le sens de la médecine loin des CHU et des hôpitaux, dans une brousse de l'Ouest Africain.

Dans son célèbre essai sur le don (Mauss, 1923) chez les Taonga (Polynésie), Marcel Mauss décrit une organisation sociale rituellement structurée par l'échange — « le marché est un phénomène humain qui selon nous n'est étranger à aucune société connue » — et centrée par une institution particulière qui soutient la forme d'une « permanence de la morale contractuelle ». Don et potlatch, « nourrir et consommer », sont appelés par Mauss « prestations totales de nature agonistiques ». ces

prestations intègrent toutes les dimensions pathiques de l'Être, au sens de V. v. Weisäcker, son sol, son clan, sa personne. La transcendance des règles d'échanges est soclée par le Mana, « esprit de la chose donnée », « force magique, religieuse et spirituelle ».

Organique, autonome et vivant, j'envisage l'esprit Club comme une sorte de Mana qui unit les groupes qui conçoivent la psychiatrie comme un « fait social total », non totalisant, au sein duquel l'individu nourrit sa présence de l'autre, et vice-versa, génère de l'identité et de l'altérité. Tosquelles a magistralement défini la raison d'être et l'esprit des Clubs thérapeutiques par la formule : « les relations sociales sont d'ordre symbolique ».

Comment fabriquer cette « allogénéité » sans tomber dans l'idéologie, comment développer un sentiment d'appartenance au sens sociologique du terme à un groupe, un système de pensée cohérent, à une praxis ? Comment coudre des bouts de tissus à un patchwork, redresser un être effondré, le lier aux autres, comment construire un contrat social avec lui lorsqu'il n'a pas la force de se lever ? Outil le plus puissant que nous connaissions à ce jour, dans ses valences positives et négatives, le transfert manié dans sa forme standard demeure vain si la naissance n'a pas lieu, si un fourmillement de vie minimal n'est pas proposé, si les conditions physiques ne sont pas réunies, humidité, température, pression. On parle du visage d'une institution, son air, son climat, son atmosphère.

L'ambiance est une mise en forme de l'air. L'air est comme un fluide, il est au sens antique, vecteur des sens. Il transporte le goût, l'odeur,

¹ Association Culturelle de Saumery. Groupe de Brignac, 9 Avril 2006

le son, la vue, et la parole, considérée par certains comme un sixième sens (Burton), l'emprunte pour atteindre l'autre.

Dans goût et atmosphère, Tellenbach repère comment l'immersion atmosphérique du bébé dès sa naissance et ses premiers pas dans la sphère oro-sensorielle de l'environnement significatif structure ses relations d'Être au monde. Sentir, humer, flairer, goûter, renifler, sont autant de verbes empruntés pour désigner la primitivité de la vie. Nous savons que les hallucinations olfactives témoignent d'une altération précoce dans les interactions mère - bébé. Préoccupation universelle semble-t-il, toutes les cultures intègrent l'air et le goût dans leur cosmologie. Chez les Dogon (Mali), la création du langage commence par une expectoration et se termine avec l'aigreur du bruit de la poulie.

« Le septième génie donna l'instruction à la fourmi, avatar de la terre, familière des lieux. Le jour venu, à la lumière du soleil, le septième génie expectora quatre-vingts fils de coton qu'il répartit entre ses dents supérieures utilisées comme celles d'un peigne de métier à tisser. Il forma ainsi la plage impaire de la chaîne. Il fit de même avec les dents inférieures pour constituer le plan des fils pairs. En ouvrant et refermant ses mâchoires, le génie imprimait à la chaîne les mouvements que lui imposent les lices du métier. Et comme tout son visage participait au labeur, ses ornements de nez représentaient la poulie sur laquelle ces dernières basculent ; la navette n'était autre que l'ornement de la lèvre inférieure.

Tandis que les fils se croisaient et se décroisaient, les deux points de la langue fourchue du génie poussaient alternativement le fil de trame et

la bande se formait hors de la bouche, dans le souffle de la deuxième parole révélée.

En effet, le génie parlait... il octroyait son verbe au travers d'une technique, afin qu'il soit à la portée des hommes. Il montrait ainsi l'identité des gestes matériels et des forces spirituelles ou plutôt la nécessité de leur coopération.

Le génie déclamait et ses paroles colmataient tous les interstices de l'étoffe ; elles étaient tissées dans les fils et faisaient corps avec la bande. Elles étaient le tissu lui-même et le tissu était le verbe. Et c'est pourquoi étoffe se dit soy, qui signifie « c'est la parole ». Durant l'accomplissement du travail, la fourmi allait et venait sur les bords de l'orifice, dans le souffle du génie, entendant et retenant les paroles. Nantie de cette nouvelle instruction, elle la communiqua aux hommes qui hantaient les parages et qui avaient déjà suivi la transformation du sexe de la terre... » en fourmière humaine avec des cavités protectrices contre les fauves, des chambres à grains. « Ces obscures ébauches des temps futurs avaient préparé les hommes à recevoir les conseils de la fourmi. Dans le même temps qu'elle montrait aux hommes la technique enseignée par le génie, la fourmi divulguait les paroles et les hommes les répétaient. Ainsi était reconstituée sur les lèvres de terre, le climat de vie en mouvement, de forces transposées, de souffles efficaces que l'ancêtre septième avait créé. Ainsi les entrecroisements de la chaîne et de la trame enserraient les mêmes paroles, nouvel enseignement qui devenait l'héritage des hommes et que les tisserands transmettaient de génération en génération, aux

claquements de la navette et au bruit aigre de la poulie du métier dite « grincement de la parole ». Tout ceci se passait à la lumière du jour, car filage et tissage sont labeurs diurnes. Travailler de nuit serait tisser des bandes de silence et d'ombre » (Griaule, 1948).

Soigner, c'est-à-dire accueillir, rappelle toujours la manière de concevoir cette mise au monde magnifiquement recueillie par Marcel Griaule dans ses conversations avec Ogotemméli. Nous la savons pourtant violente, traumatique, enragée. Je n'ai pas décidé de naître, de souffrir, d'être hospitalisé.

Le traumatisme de la naissance n'est pas envisagé ici au sens d'Otto Rank, mais au sens de Freud. L'angoisse d'une part, le *nebenmensch* d'autre part. Si la naissance est un premier marqueur d'événements biologiques inaugurant une précession de vécus angoissants de perte, de détachement, de castration, elle est aussi complexe structural de la construction de l'être prématuré en difficulté de dépendance. Parce que l'écho mutuel de nos cris m'effraie autant qu'il me rattache, je hais cet être secourable dont je ne peux me passer et auquel je m'identifie. L'ambivalence primitive s'organise dans le paysage d'accueil parental et dans l'ambiance qui règne au foyer.

L'ambiance est aussi une mise en forme du visage. Dans le récit d'Ogotemméli, l'air et le visage paraissent coïncider. Narines, mâchoires et lèvres inférieure ornée donnent au génie un « drôle d'air ». Mise en mouvement, la partie basse du visage - pièces du métier à tisser - participe à la transformation de l'air en parole tissu bientôt transmise à la fourmi.

Les humains semblent ne pas apercevoir le génie, assigné dans un arrière-plan comme imago structurante. Je dirais qu'à peine naissants, les hommes savent confusément qu'une fourmi travaille en sourdine à maintenir le refoulement en place. À condition de remplir son rôle de désaturation en pulsion de mort, le visage du corps maternel devient le lieu organisateur de tous les mythes individuels, l'espace qui historicise l'arrivée au monde. La forme d'un Club participe à cette organisation structurante du visage de l'institution, visage qui peut donc effrayer s'il rappelle un visage maternel confondu avec celui du génie, sans fourmi intercalaire.

Les plaintes psychiatriques concernent l'histoire de cette mise au monde-là et « Avoir l'esprit Club » préjuge d'une manière de concevoir le paysage d'accueil hospitalier. Il importe d'explicitier cette formule. Elle ne désigne certainement pas une technique reproductible quels que soient les lieux et temps. Elle raconte l'histoire d'un pays défini par son visage, son climat et qui accueille des gens sans aucune Histoire, ou bien des gens qui en sont saturés, des gens qui n'ont pas pu construire l'histoire de leur corps, des gens qui pris dans ce nouveau pays vont peut-être se risquer pour la première fois de leur vie à essayer de s'y mettre, dans une temporalité.

« Avoir l'esprit Club » est une formule délicate qui peut servir l'idéologie, le rejet, la ségrégation. Le paysage d'accueil montre son ambivalence, entre désir de construire et de détruire. La formule sert ainsi à désigner les mauvais patients. Ceux qui ne viennent pas à l'assemblée générale, ceux qui ne viennent pas aux ateliers, ceux qui disent oui devant

et non derrière, ceux qui mettent les mégots en dehors des cendriers, ceux qui n'arrivent pas à se lever, il y a beaucoup de patients qui n'ont pas l'esprit Club et il est régulièrement dit qu'il serait pertinent de ne pas admettre ceux-là, ou les renvoyer etc.

Le critère d'admission « avoir l'esprit Club », prendre sa carte sans rechigner, (elle a été rendue obligatoire pour tous les usagers de la clinique soignants et soignés) et accepter d'entrer dans un contrat. Intérieurement, face à ce discours qui traduit certainement une usure et une lassitude, je me dis qu'avoir « l'esprit Club », c'est être en bonne santé. Et je pense à tous les campings fréquentés dans ma jeunesse, les scouts, les équipes de sport, l'école, tous ces groupes où la même question était déjà présente : respect, irrespect, auto discipline, égoïsme, solidarité.

« L'esprit Club » pourrait-il s'acquérir et améliorer nos relations sociales ? Face à un discours totalisant, la participation peut signer une adaptation passive conforme au surmoi de l'établissement, l'éclosion d'une normopathie défensive pour avoir la paix et éviter toute angoisse de désirer. S'il convient d'accompagner chacun dans sa liberté d'aller et venir, aménager sa distance, il importe toutefois de signifier régulièrement que tout le monde est concerné et invité par ce référentiel, rappeler l'appartenance de fait au collectif. Une dimension pédagogique doit demeurer présente.

Je lie cette attitude surmoïque bien intentionnée à un déficit institutionnel de contractualisation entre l'établissement et le Club. À Saumery, il n'y a pas de comité hospitalier, cette instance tierce qui exerce

un droit de regard sur les échanges établissement-Club et sur les relations contractuelles entre établissement - services quotidiens (ménage, service de table, service poubelles, chauffe, standard, etc.). Ce déficit induit à mon avis un comportement soignant culpabilisateur et projectif qui fait reposer sur les épaules des patients des questions trop lourdes qui devraient être symbolisées par un lien contractuel au comité hospitalier.

La création du Club de Saumery s'est faite de manière paritaire et a constitué un élément d'émancipation au regard de l'administration et du pouvoir médical, quelque chose d'indépendant qui s'est avéré rapidement thérapeutique, au sens d'un apport de vie, d'un compagnonnage, d'une ambiance, et qui manifestement continue aujourd'hui de soutenir le désir des professionnels à travailler et le désir des patients d'en profiter, en participant plus ou moins.

Mais quelque chose ne va pas assez loin, manque une vraie décision d'institutionnalisation, un engagement à prolonger et approfondir l'expérience. Ça n'est pas encore compris à Saumery. C'est comme si l'identité fondatrice était menacée, chacun devant rester à sa place, sans douter, forme majeure d'aliénation. Le Club est un cadre qui délimite une scène vis-à-vis de laquelle la liberté d'aller et venir se pose en paradigme, à condition qu'on lise les frontières. Untel ne va jamais au Club, comment patients et soignants utilisent-ils le dispositif mis à leur disposition ? Pourquoi autant de résistances à sauter au-dessus des barrières anthropologiques : l'étranger, le malade sont suspects, la transversalité ne va vraiment pas de soi.

L'autre élément de sclérose est lié à un profond manque d'ouverture. Il n'y a toujours pas de stagiaires au long cours et issus de formations diverses, il y a aussi une absence de narration et de témoignage. Voilà pourquoi, je me suis engagé aujourd'hui, pour inverser la tendance et répondre de notre appartenance. Dans un interview radiophonique, Michel Serres rappelait que l'inscription historique d'un collectif est fondamentalement liée à ce que l'on en dit, comment on le raconte, on le rapporte.

La cohésion sociale est liée à la production d'échanges de plus-value de richesses, métaphore du travail des individus à se surpasser en réponse à de l'injection de désir et de pensée. Marchander, mettre en mouvement l'argent sans hyperlibéraliser ni planifier sa circulation est une des choses les plus complexes pour réguler les échanges au sein d'un groupe et de surcroît avec des malades mentaux jugés irresponsables.

Il n'y a pas de club s'il n'y a pas d'argent comme il n'y a pas de sexualité sans argent. Dans tous ses échanges d'argent, le club est un dispositif qui met en mouvement le sexuel, la différence des genres, les enjeux de l'identité, le narcissisme. Cette circulation doit cependant être interpellée comme tout psychanalyste témoigne auprès de pairs. L'institutionnalisation d'un comité hospitalier semble être vécu comme une forme de contrôle tout-puissant. Il s'agit d'un cadre pour fixer quelques règles élémentaires et interroger les relations du Club pour lui donner sa gravité, se mobiliser face à l'aléatoire, garantir le contrat social.

Boire un café à un distributeur ou à un bar n'est pas la même chose, même si le goût du café est le même. Une bonne ambiance peut tout à fait naître autour d'un distributeur (caméra café), et se construire à partir d'affinités, mais au bar, c'est différent, il y a des serveurs, une caisse, des vols, des passe-droits, des résultats, ça circule dans un ensemble plus vaste.

Le bar est comparable à un sein ou à un biberon qui apporte du lait affectueux, sorte de consommation paisible, équivalent à une toilette psychique qui suscite l'internalisation de bons objets onctueux. Autant dire l'importance à soigner le bar, comme le soutien de la disponibilité d'une mère pour son bébé.

Au bar, la potion peut rapidement se transformer en poison (poison, potion et potage ont la même étymologie), en lait toxique, en gentille eau sucrée qu'on donne au bébé pour avoir la paix mais qui plus tard pourrit les germes dentaires. Le patient qui consomme des friandises au bar a peut-être l'esprit Club, mais il bouffe des cochonneries. Le bébé s'adapte à tout. L'appel du sucré est une horreur, on fabrique un obèse. Le bar devient une « activité de compensation dangereuse » La fabrication d'un contenant se fabrique à partir de contenus enseigne Bion. Nous avons dû intervenir en supprimant la cafétéria du matin, dont les horaires étaient calés une demi-heure après le petit déjeuner. Cette suppression a pu se faire à l'occasion des états généraux du Club et grâce au travail du CLAN (Comité de liaison alimentation nutrition), nouvelle appellation qualifiée de la commission Menu. On voit parfaitement ici le rôle tiers joué par le Clan. Comité indépendant du Club, créé à l'occasion de l'accréditation, qui

a aidé ici à interroger nos pratiques aliénantes. Cela confirme la nécessité d'inventer une structure tierce entre l'établissement et le Club.

Le club est un appareil à stimuler l'explicitation. Il soutient la parole contre l'aliénation thérapeutique, poids écrasant fait de bonnes pulsions soignantes, il est un espace de distinctivité. Tissu social, réseau en étoile, constellation autour d'un objet social commun, médiateur, citoyen, qui met à distance la frontalité des rapports soignants / soignés et introduit de la transversalité dans l'organisation pulsionnelle même des personnes. La seule dichotomie esprit sains / esprits malades risque de devenir imposture intenable face à la schizophrénie. L'inconscient voyage bien au-delà des consciences thérapeutiques et pour accepter cette idée il suffit de rêver à nos rêves. Si le club est vital pour aider à mettre au monde le « parlêtre » des schizophrènes en le dégageant d'une aliénation sociale stérilisante, il paraît fondamental de penser et soutenir la formalisation d'espaces de dualisation psychothérapeutique. Avoir l'esprit Club, avoir l'esprit fourmi ?

Bibliographie :

Burton (R.) : Anatomie de la mélancolie

Griaule (M.) : Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemméli. Ed. du chêne. Paris, 1948 p.263

Mauss (M.) : Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques in Sociologie et anthropologie. Quadrige/PUF paris, 1950 : 145 – 279

Oury (J.) : Les Clubs Thérapeutiques – Étude préliminaire.

Tellenbach (H.) : Goût et atmosphère. Psychiatrie ouverte/PUF Paris, 1983. P. 144